Document generated on 07/19/2025 6:24 a.m.

Cap-aux-Diamants
La revue d'histoire du Québec

La passion de l'indépendance
Entrevue avec Pierre Bourgault

Yves Beauregard

Number 53, Spring 1998

L'idée d'indépendance au Québec

URI: https://id.erudit.org/iderudit/7968ac

See table of contents

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (print)
1923-0923 (digital)

Explore this journal

Cite this document

Beauregard, Y. (1998). La passion de l'indépendance : entrevue avec Pierre Bourgault. *Cap-aux-Diamants*, (53), 30–35.

Tous droits réservés © Les Éditions Cap-aux-Diamants inc., 1998

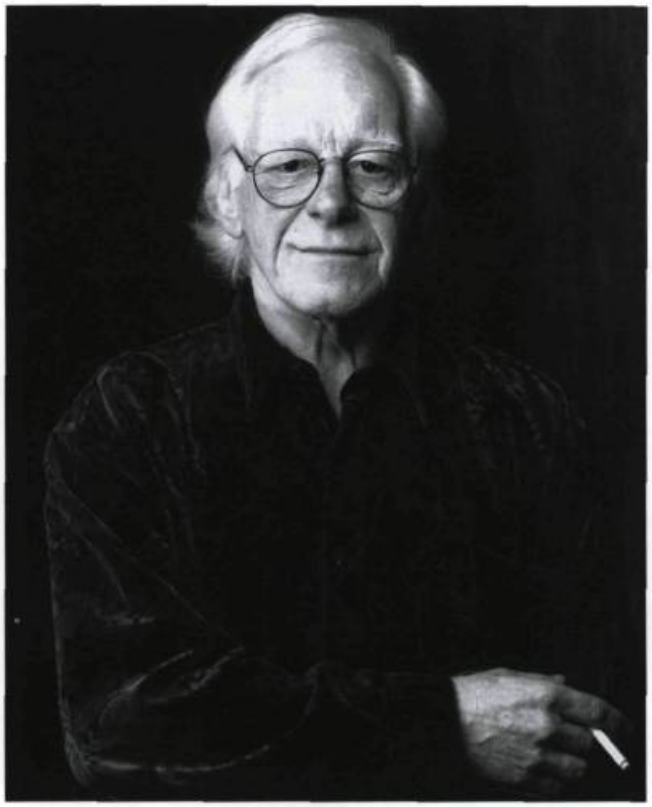
This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/



Pierre Bourgault, prix Georges-Émile-Lapalme 1997. Photographie de Marc-André Grenier. (Archives de *Cap-aux-Diamants*).

La passion de l'indépendance

Entrevue avec Pierre Bourgault

par Yves Beauregard

Yves Beauregard : Pierre Bourgault, comment en êtes-vous venu à militer pour l'indépendance du Québec?

Pierre Bourgault : Tout à fait par hasard, en 1960. J'arrivais d'Europe, j'habitais alors le quartier Côte des Neiges. Je rencontre Claude Préfontaine qui est un ami, et il me dit : «Qu'est-ce que tu fais? Viens-tu avec moi, on s'en va chez André D'Allemagne – que je ne connaissais pas – on a une assemblée du RIN. C'est un mouvement qu'on a fondé il y a trois semaines, pour l'indépendance du Québec.»

Y.B. : Avant la naissance du Ralliement pour l'indépendance nationale, vous n'étiez pas sensibilisé du tout à l'idée d'indépendance?

P.B. : Absolument pas. À ce moment-là, il y avait juste Raymond Barbeau avec l'Alliance laurentienne, Raoul Roy avec l'Action socialiste pour l'indépendance. Moi, je ne connaissais rien de tout ça, personne ne connaissait ça. Pour moi, l'idée d'indépendance était inexistante. Je suis allé à cette réunion et j'ai trouvé ça intéressant. C'était la fin de semaine et Préfontaine montait dans le nord avec d'autres amis. Je suis parti avec eux. J'ai embarqué comme ça, tout doucement, et ça s'est enchaîné très rapidement.

Y.B. : Vous n'étiez donc pas l'un des fondateurs du RIN?

P.B. : Je n'étais pas là au tout début. Je suis arrivé trois semaines plus tard. On m'appelle souvent «le fondateur», ce que je ne suis pas!

Y.B. : Vous avez été par la suite une âme dirigeante du RIN. Dès 1961, vous étiez président du groupe de Montréal et classé parmi les intellectuels. Il y avait, semble-t-il, plusieurs tendances dans cette formation. En 1961, vous avez eu un beau débat dans *Le Devoir* avec André Laurendeau!

P.B. : C'est là que commence ma vie publique, en 1960-1961. Je devais être au RIN depuis une couple de mois. Laurendeau écrit un article contre le séparatisme, je lui réponds. Une immense réponse qui prenait toute une page du *Devoir*.

Y.B. : Il paraît que Laurendeau avait dit : «Si on se fie au cheminement de notre histoire, l'idée d'indépendance est naturelle, elle va de soi, mais dans le contexte actuel...» C'est à partir de ça que vous avez réagi?

P.B. : Je ne me souviens pas, mais l'échange n'a pas été très long : je réponds et il me répond, je réponds encore et ça finit là. C'était de bons textes et d'ailleurs mes premiers! J'ai été engagé à *La Presse* sur la foi de ces textes-là. Peu de temps après, j'ai rencontré Gérard Pelletier, que je connaissais à peine, et je lui ai demandé s'il avait du travail pour moi à *La Presse*. Il m'a dit oui et il m'a engagé. C'est tout ce qu'il avait lu de moi, car je n'avais encore rien écrit! Alors, c'est arrivé comme ça. Le 4 avril 1961, j'ai eu la première assemblée publique à la salle du Jésus. On avait fait un chèque qui avait rebondi, car nous

n'avions pas d'argent et nous n'étions pas nombreux, une centaine peut-être! Il fut décidé que Marcel Chaput et moi parlerions à cette assemblée. Il est venu 500 personnes.

Y.B. : Dans un premier temps, le RIN a été un mouvement, pas un parti politique.

P.B. : Un mouvement de pression, un mouvement politique.

Y.B. : Il paraît que vous utilisiez des méthodes pour faire connaître votre pensée et le but de votre action qui n'avaient pas été utilisées souvent jusqu'alors. Vous utilisiez beaucoup les grands rassemblements...

P.B. : C'était beaucoup utilisé en Europe, mais très peu en Amérique du Nord.

Y.B. : Qui amenait ces idées de marketing?

P.B. : C'est D'Allemagne qui a tout fait. Il y avait évidemment Chaput qui était très important aussi et qui écrivait. En fait, c'est les deux. Ils sont partis de l'Alliance laurentienne de Barbeau parce qu'ils trouvaient ça intenable, car c'était un mouvement de droite. Ce sont eux qui ont fondé le RIN et moi c'est D'Allemagne qui m'a tout appris. Le premier soir que j'ai passé chez lui, quand j'ai été éveillé à cette cause, en deux heures, j'ai tout compris, car il avait une pensée d'une clarté absolue.

Y.B. : Vous deviez être prédisposé à adhérer à une cause comme celle-là!

P.B. : Bien, j'étais nationaliste, comme tout le monde de l'époque, car on se faisait chier par les Anglais. À ce moment-là, il ne faut pas l'oublier, surtout à Montréal, tout était en anglais. Québec, c'était un îlot, il n'y avait que Québec qui n'était pas totalement anglais. Mais Sept-Îles, Sherbrooke, Rouyn-Noranda, tout fonctionnait en anglais. Alors, Montréal était une ville anglaise et c'était très frustrant. Il était donc très facile de faire le saut vers le nationalisme. Ça s'est fait de façon toute naturelle.

Y.B. : Est-ce que vous aviez une base, des maîtres à penser comme Maurice Séguin ou Lionel Groulx?

P.B. : Non. Aucun. Je n'ai jamais lu Groulx de ma vie! Séguin un peu, mais pas pour l'avoir lu. Il était dans la mouvance du RIN au début et il avait déjà un certain âge. Je me rappelle qu'il disait : «Ha! les petits gars, faut faire l'indépendance, mais elle ne se fera jamais. C'est impossible.» Nous le combattions un peu sur le plan personnel! Les maîtres à penser ont été étrangers finalement, parce que, à partir de ce moment-là, c'était de la décolonisation. C'était surtout l'Algérie, c'était Albert Memmi et Frantz Fanon. C'est là que j'ai pris mes grands principes. Je n'ai jamais lu Groulx de ma vie, je trouvais ça ennuyeux, au

Pierre Bourgault, président du RIN en 1966. (Archives nationales du Québec à Québec, P428, S3, DB).

collège. Personne n'a jamais lu Groulx. Ce sont les anglophones qui disent que tout ça vient de Groulx. C'est absurde. D'Allemagne avait tout lu et il était très ferré. Dans le RIN, c'était le maître à penser. Il a été le premier président, il a failli laisser le RIN lorsqu'il est devenu parti politique. Je l'ai retenu jusqu'à la fin. Il était toujours terrorisé de parler en public. Il était très bon en public, bien qu'un peu ennuyeux, mais toujours extraordinairement intéressant. Avant de parler en public, il était malade pendant trois jours, il vomissait, il détestait ça. C'est un peu par amitié pour moi qu'il est resté jusqu'en 1968. Quand on a dissous le RIN, il est disparu. Il était tellement content. Il a pris la poudre d'escampette.

Y.B. : Pourquoi avez-vous décidé de faire un parti politique avec le RIN?

P.B. : Parce que c'était dans l'air, probablement pour éviter, ce que moi j'ai reproché au FLQ par la suite. Je disais aux gens du FLQ : «Vous êtes des irresponsables, vous allez dans une direction qui ne mène nulle part. Vous affirmez que vous ne voulez pas prendre le pouvoir, à quoi ça sert alors?» Cette idée a cheminé lentement. Au début, on était peu nombreux et ça ne valait pas la peine d'y penser. Chaput poussait très fort dans ce sens-là. D'ailleurs, il a laissé le RIN parce que le RIN ne voulait pas devenir un parti politique. Il a fondé son parti qui est tombé sept ou huit mois après. Et pendant ce temps-là, le RIN s'est transformé en parti politique. Il a fait sa première élection en 1966. Moi, j'étais déjà président depuis 1964. C'est ce qui fait que j'ai l'air du chef historique : j'ai été président du parti beaucoup plus longtemps que les autres. Il y a eu quatre présidents : D'Allemagne a fait un an, Chaput a fait un an, Pouliot a fait un an. Moi, j'ai fait le reste, au moment où on était le plus visible. En plus, aujourd'hui, je suis le seul à être toujours dans la bataille publiquement. Tous les autres sont soit disparus, morts ou retirés. Moi, j'ai encore l'image de «monsieur indépendance». C'est pour ça que le mouvement est beaucoup associé à moi. Mais ce n'est pas moi qui l'ai fait. Je l'ai alimenté, j'ai beaucoup parlé, écrit, beaucoup travaillé sur l'élaboration de sa pensée. Au départ, ce n'est pas moi du tout.

Y.B. : À l'élection de 1966, le RIN a eu 6 % des votes au Québec. Personnellement, vous avez obtenu 53 % des votes à Sept-Îles. Pourquoi vous être présenté dans ce coin du Québec?

P.B. : Bof! Un coup de tête, une sortie d'extrémiste. J'étais descendu sur la Basse-Côte-Nord, j'ai trouvé le pays bien beau, et je me suis présenté dans Duplessis. Tout le monde était contre. C'était complètement ridicule. Mais je ne sais pas pourquoi, je me disais si on prend Duplessis, on peut balayer le Québec n'importe quand. C'était l'aventure. Il n'y avait pas de route, je faisais ça en traîneau à chien, en chaloupe, en avion. Alors, Sept-Îles, c'était la première ville qu'on appelait «libé-

Pierre Bourgault, président du RIN, prononçant un discours en 1968.
(Photographie : *Le Soleil*).

rée». Elle a toujours gardé sa majorité par la suite. On a pris une majorité à Shefferville, mais on s'est fait balayer sur la Basse-Côte-Nord. J'ai perdu par 2 % des voix, ça a été très proche. Il y avait deux partis indépendantistes en même temps, le RIN et le RN. Ensemble, on a pris 9,3 % des votes.

Y.B. : Le parti a souvent connu des dissensions. Vos différends avec Mme Andrée Ferretti sont connus.

P.B. : C'est une hystérique. Je faisais beaucoup de manifestations à l'époque, Mme Ferretti déclarait : «Nous serons 50 000 dans la rue.» Je disais : «Andrée, arrêtez, on est 500.» Ça a été une grosse querelle. Elle se prétendait à gauche et me traitait de droite, mais c'était du vent. Il y a eu des grosses querelles avec Chaput. Il faut dire que D'Allemagne et moi avions dit que nous étions athées. Ça passait mal à ce moment-là et Chaput nous dénonçait. Par contre, il est revenu par la suite, car je suis allé le rechercher. Il fallait faire un programme et rien n'avait jamais été fait. On se battait sur les virgules. Certains disaient l'indépendance d'abord, oubliez le programme. D'autres, insistaient sur le programme. J'en étais, mais j'ai changé d'idée depuis. Comme dans tous les mouvements qui commencent, surtout dans une période de grande rivalité comme ça, on se chicanait tout le temps. Ferretti, c'est des lectures non digérées, et encore aujourd'hui, c'est ça. Elle est inspirée de tout le monde. Je ne conciliais pas toutes ces tendances, il y avait une idée principale, la guerre, mais les approches étaient différentes. Le président était élu chaque année, ce qui était un peu ridicule. Ferretti faisait tellement de trouble qu'à trois semaines du congrès, j'ai démissionné pour alerter le parti en la dénonçant et en annonçant que j'allais me représenter. Elle, très habilement, au lieu de se présenter contre moi, s'est présentée à la vice-présidence. C'est habile parce qu'un chef est toujours contesté dans n'importe quel parti. Ça ne veut pas dire que les gens veulent changer de chef, ils veulent faire savoir qu'il y a des affaires qui ne marchent pas. C'est très habile de lui mettre un opposant. Elle s'est présentée à la vice-présidence et elle a été élue. Ce fut la guerre jusqu'à la fin.

Y.B. : Comment s'est passée la négociation pour fondre le RIN au nouveau Mouvement souveraineté-association de René Lévesque?

P.B. : Les négociations sont à peu près inexistantes. On s'est réunis quatre ou cinq fois et dès le départ on voit que René Lévesque ne veut rien savoir de nous. Personne ne veut rompre. Mais il ne peut pas nous renvoyer publiquement.

Y.B. : D'où vient l'idée de se rapprocher du MSA?

P.B. : J'étais chez moi un soir, j'habitais alors sur la rue Tupper. Il y avait le congrès du MSA qui est devenu le Parti québécois à la télé. J'ai appelé Pierre Renaud, secrétaire général du RIN, et je lui ai dit : «Penses-tu la même chose que moi?» Il a dit oui. Deux jours après, je présentais à l'exécutif le projet de saborder le parti. Alors, j'ai dit : «On n'a pas le choix, on va disparaître, sinon nous serons obligés de nous radicaliser tellement que ça n'aura plus de sens.» Il ne faut pas oublier que René Lévesque était populaire au Québec. Nous, on n'avait jamais dépassé 4 000 membres ; lui, il était déjà rendu à 30 000. En 1966, quand on a fait l'élection, on avait 800 membres. La Gendarmerie royale a déjà mentionné que nous avions 50 000 membres au RIN. Il était évident que ça n'avait aucun sens de continuer de cette façon avec trois partis indépendantistes : RN, RIN et le Parti québécois. J'ai proposé à l'exécutif de saborder le parti. On a présenté ça au congrès, à l'automne. Au départ, 90 % des membres étaient contre cette fusion. D'Allemagne et moi, surtout, on a pris le micro et on les a convaincus. Ça a été démocratique avec une bonne

André D'Allemagne, l'un des fondateurs du Rassemblement pour l'indépendance nationale (RIN) en 1960. Véritable maître à penser de ce mouvement, il aura une grande influence sur Pierre Bourgault. Photographie de Michel Parent, 1982.
(Photographie : *Le Soleil*).

«pogne» très publique, pas de tordage de bras en arrière. Les gens savaient sur quoi ils votaient, mais on a mis le paquet pour que ça passe. Les gens étaient très attachés au RIN. Ils se méfiaient beaucoup de Lévesque, non sans raison.

Y.B. : Lors des fameux événements de la Saint-Jean-Baptiste de 1968, vous avez été arrêté. Était-ce la première fois que vous alliez en prison pour une cause?

P.B. : J'avais été arrêté quelques fois, mais toujours pour des raisons politiques. J'étais invité, officiellement comme Trudeau, Daniel Johnson. Un mois et demi avant, j'avais déclaré que je ne serais pas là et que Trudeau n'avait pas d'affaire là. On a organisé une émeute et elle a eu lieu.

Y.B. : Est-ce que le RIN était surveillé par la police?

P.B. : Très. Ce qui a été notre chance d'ailleurs. Dans les assemblées, je faisais lever les policiers qui étaient là, pour saluer. En 1964, pendant les deux mois qui ont précédé la visite de la reine, je ne pouvais pas me déplacer : j'entrais dans un restaurant, les policiers étaient là, à l'autre table. Je leur parlais. Mais c'était une chance, car ils savaient que je ne faisais rien de répréhensible. Sans ça j'aurais été en dedans beaucoup plus souvent.

Y.B. : Est-ce que vous pensez que votre profonde implication dans la cause de l'indépendance a nui à votre carrière?

P.B. : Oui. Ça a été effrayant. D'abord, j'ai vécu dans la misère jusqu'en 1976. Entre 1964 et 1976, j'ai gagné 2 800 $. À la fin, j'étais sur le bien-être social. J'ai appelé Robert Bourassa, qui était premier ministre et je lui ai dit : «Trouve-moi une job vite, car je ne sais plus quoi faire.» Ça a été terrible, très dur, on me refusait partout, partout. En 1976, il est arrivé deux choses : le Parti québécois a pris le pouvoir, puis je suis entré à l'Université. J'ai commencé à gagner ma vie correctement. Du moment où le Parti québécois a pris le pouvoir, je pouvais changer des chèques dans les restaurants, alors qu'avant je ne pouvais même pas manger.

Y.B. : Quelles étaient vos relations avec René Lévesque? Après la fusion RIN / MSA, vous a-t-on offert un poste au sein du Parti québécois?

P.B. : Es-tu fou toi? D'abord, on a dissous le parti, puis on a voulu entrer au PQ un par un. Lévesque ne voulait pas, mais il ne pouvait quand même pas nous refuser. Presque tout le monde du RIN est entré au PQ et comme c'étaient des militants, ils prenaient beaucoup de place. Dans un congrès du PQ, il y avait 40 % de délégués venus du RIN. Lévesque voulait nous tuer. Il a fait des misères aux gens du RIN entrés au PQ. Il refusait de se faire photographier avec moi, même avec les gens du RIN. Il y a eu de grosses querelles. En 1970, c'était l'élection. Moi, je voulais retourner à Sept-Îles, mais Lévesque a dit : «Jamais!», et il m'a fermé tous les bons comtés. J'ai décidé d'aller dans Mercier contre Robert Bourassa. J'ai dit : «Là, il ne peut pas m'empêcher». J'ai failli battre Bourassa de très très près. Tout de suite après, j'ai voulu me fait élire à l'exécutif du parti. Lévesque a commencé une campagne de salissage épouvantable et j'ai été battu. Je me suis représenté l'année suivante, il a recommencé sa campagne de salissage. C'est à ce moment-là que Jacques Parizeau est allé le voir, pendant le congrès, et il lui a dit : «Si vous continuez, je vous dénonce.» J'ai toujours été près de Parizeau. Pendant la crise d'Octobre, il y a eu un exécutif, Parizeau a dit à Lévesque : «Si nous n'avions pas eu les gens du RIN, nous ne serions plus là.» Ça a été la guerre. Finalement, j'ai été élu à l'exécutif. J'ai dû faire contre mauvaise fortune bon cœur. On a vécu ensemble pendant deux ans, mais j'ai été obligé de quitter, car je crevais de faim littéralement. Je ne suis jamais revenu. À l'élection de 1976, il a tout balayé et je n'étais pas là! Évidemment, les deux comtés que j'avais failli gagner, Bourassa et Duplessis, ont été pris. C'est à partir de ce moment-là que Gérald Godin s'est vanté d'avoir battu Bourassa, alors que c'est moi et Louis O'Neil qui avions fait tout le travail. Au référendum de 1980, je n'étais pas d'accord avec la question. Je continuais à faire des assemblées. Je ne faisais plus de politique active. J'ai hésité longtemps : «Est-ce que j'y vais ou j'y vais pas?» Finalement, j'ai annoncé que j'irais quand même, mais Lévesque ne voulait pas faire campagne avec moi. Alors, j'ai fait la campagne tout seul de mon côté. C'est la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal qui a financé ma campagne. J'étais le seul à parler d'indépendance, car Lévesque ne parlait que d'association. Il avait interdit au parti de parler de souveraineté. Il y a eu une élection partielle tout de suite après dans Prévost. Bernard Landry m'appelle et me dit : «Il faut que tu ailles dans Prévost.» J'ai lui ai dit : «Es-tu fou toi?» Ils ne me prendront plus jamais là-dedans! Il était habile Bernard. Il s'est arrangé avec les gens de Prévost, qui sont venus me voir. Le tordage de bras... J'ai dit : «Ça ne m'intéresse pas, vous me dérangez.» Il y avait une femme de 50 ans peut-être, une militante, elle m'a dit : «M. Bourgault, vous nous avez beaucoup dérangé vous aussi.» Des gens qui m'appelaient à minuit et me disaient : «M. Bourgault, je suis un ouvrier de Québec. J'ai huit enfants, on a besoin de vous.» Lévesque a accepté que j'aille et on s'est rencontrés à Québec. Il m'a dit : «On va faire une couple de sondages avant, parce que, faire battre le symbole de l'indépendance ne serait pas très réaliste.» Il était assez réaliste pour ça. Les sondages étaient très mauvais, et je ne suis pas allé. C'est Solange Chaput-Rolland qui l'a remporté. La querelle a continué jusqu'à la fin avec Lévesque. J'ai dénoncé violemment son chantage envers le parti, puis à la fin, un ou deux ans avant qu'il laisse, j'ai écrit un texte encore violent, où je mentionnais qu'«il avait le choix entre se suicider ou virer fou.» Il ne s'est pas suicidé!

Manifestation du RIN au monument aux Patriotes de 1837. (André D'Allemagne. *Le RIN et les débuts du mouvement indépendantiste québécois*. Montréal : Éditions l'Étincelle, 1974. (Collection : la Librairie du Faubourg, Québec).

Y.B. : À la parution de son livre, *Attendez que je me rappelle*, vous avez répondu : *Moi, je me*

souviens, qu'est-ce qu'il avait contre vous? Était-ce sur le plan personnel ou idéologique?

P.B. : On ne le sait pas. C'était tout ça. D'abord, Lévesque avait très peur. Il ne fallait pas que ça brasse avec Lévesque, il avait très peur de ça. Nous autres, on avait brassé beaucoup et il avait très peur qu'on brasse encore. Il y avait aussi le fait qu'on avait été là avant lui. Il n'a jamais parlé de nous. Ça, c'était impardonnable. Le mouvement souverainiste commençait avec lui, il n'a jamais parlé de nous, de Barbeau, de l'Action socialiste, des Patriotes, jamais. Il y avait sûrement des choses personnelles. Il avait peur que je prenne sa place. Je lui avais dit : «Arrêtez d'avoir peur, je ne la veux pas votre place, je vous ai donné la mienne.» On en a parlé avec beaucoup de monde, dont Camille Laurin, on n'a jamais vraiment compris. Ce n'était pas juste avec moi, c'était avec tout le RIN. Avec le RIN, les choses se sont arrangées, parce qu'il y avait des gens extraordinaires dans le RIN comme Pierre Renaud, qui est devenu secrétaire général et trésorier du PQ, un homme indispensable. Ça allait quand on était ensemble à l'exécutif. Ça marchait, mais pas plus que ça. Lévesque a fini par se réconcilier avec des gens, jamais avec moi!

Y.B. : Après toutes ces années de combat, comment voyez-vous l'idée d'indépendance aujourd'hui?

P.B. : De la même façon. Moi, ça n'a jamais changé. Je me souviens, en 1960-1961, les gens disaient : «C'est pour quand l'indépendance?» Je leur répondais: «Je ne le sais pas, on prendra le temps que ça voudra.»

Y.B. : Êtes-vous un tenant de l'idée que c'est un mouvement irréversible?

P.B. : Non. Lévesque disait ça! Je lui disais que ce n'était pas vrai ça. Moi, je suis dans le mouvement de façon irréversible, c'est-à-dire, j'y suis jusqu'à ma mort. Après, advienne que pourra, je m'en crisse totalement. Moi, j'ai fait ce que j'avais à faire. Je continue à le faire. Si l'indépendance se fait, tant mieux, si elle ne se fait pas, tant pis! Ce n'est pas mon problème. C'est le problème des Québécois. C'est à eux de décider.

René Lévesque et Pierre Bourgault à la réunion du Conseil national du Parti québécois à Chicoutimi, le 11 septembre 1971.
(Photographie : *Le Soleil*).

Y.B. : Pensez-vous que le prochain référendum sur la question nationale sera le dernier?

P.B. : C'est moi qui ai proposé ça. J'ai proposé que le Parti québécois annonce que c'est le dernier, avant très longtemps. S'il y en a d'autres qui veulent en faire après, ils en feront. Moi, mon idée est la suivante : si on perd le prochain, on ne peut pas en faire un autre deux ou trois ans après, ça ne tient pas debout. On sait qu'on n'en ferait pas un autre. Plutôt que de laisser l'initiative aux mains des adversaires, nous annonçons que c'est le dernier, et les Québécois prenez vos responsabilités. Nous, on a pris les nôtres. On vous a menés jusque-là, on est prêt à continuer. Si vous votez non, arrangez-vous et arrêtez de chialer. S'il y a des jeunes qui veulent reprendre l'affaire, c'est leur problème. C'est très mal reçu comme idée. Ça ne passera jamais. Je continue à croire que c'est ça qu'il faut faire.

Y.B. : Quel serait le meilleur moment pour un nouveau référendum?

P.B. : Difficile à dire. Ça change en 24 heures. Souviens-toi, à la suite de l'échec de Meech. En 24 heures, on avait 75 % des votes, si Bourassa avait déclenché une élection référendaire. Ça change comme ça.

Y.B. : L'évolution actuelle de la population québécoise peut-elle influencer l'issue d'un nouveau référendum?

P.B. : C'est la pyramide des âges. J'ai vu une analyse y a pas tellement longtemps : ça favorise encore l'indépendance pour un bout de temps. Faut jamais oublier qu'on est 82 % d'origine française. Il y a 94 % de francophones au Québec. C'est énorme. Deuxièmement, il y a les vieux qui meurent beaucoup. Ce sont ceux-là qui bloquent. Si on peut se débarrasser de ces vieux-là... Des gens de mon âge ou plus vieux qui sont indépendantistes, il n'y en a pas beaucoup. C'est ceux-là qu'on veut débrancher. La gang du *baby-boom* est indépendantiste. Moi, je m'en fous totalement. Les calculs, ça ne change rien. Ce sont les Québécois qui décident, tous les Québécois. S'ils décident que c'est non, ce n'est plus mon problème.

Y.B. : Pensez-vous qu'il y a encore un manque d'information dans la population?

P.B. : Les gens qui ne veulent pas savoir, ne le savent pas et ne le sauront jamais. Ceux qui veulent le savoir, le savent. Il y en aura toujours une bonne partie qui ne veut rien savoir, mais ça vaut pour les deux côtés. Chez les jeunes, cette information-là a recommencé à circuler. Plein de fédéralistes ne savent pas pourquoi ils votent non. Pour plusieurs indépendantistes, c'est la même chose. Faut continuer l'information tout le temps. Moi, j'ai vu comment ça a commencé... À l'époque, l'information c'était un tract distribué à 500 exemplaires. Aujourd'hui, l'information circule à la télévision, à la radio, partout.

Y.B. : Le RIN se servait de nouveaux moyens de communication...

P.B. : On faisait surtout beaucoup d'éducation de nos membres, on leur donnait des cours. Des cours d'histoire, des explications, du pourquoi. Tout ça, c'était facile parce qu'on n'était pas nombreux. On faisait ça systématiquement.

Y.B. : Il y avait des rassemblements de masse.

P.B. : Oui, on en faisait beaucoup, de même que des manifestations. Lévesque

a toujours eu peur des rassemblements de masse et il en a fait beaucoup moins. Il pensait que les indépendantistes allaient se retrouver ensemble. Je lui disais : «Justement, car il faut que les militants soient repompés une fois par trois mois». Il avait peur que ça fume du pot. Landry est venu me voir il y a un mois et m'a demandé conseil. J'ai dit : «Organisez une assemblée, mettez-moi sur la scène avec les autres. Ce qui a toujours été refusé depuis des années. Moi, je représente beaucoup de monde là-dedans. Sur la même scène Bouchard, Parizeau et moi, ça représente l'unité. Qu'est-ce que vous attendez pour me mettre sur la scène?» Je disais à Lévesque qu'on pourrait faire le même ravage qu'il avait fait avec Lesage : «Vous ne vous entendiez pas. Certains qui vous haïssaient votaient pour Lesage et vice versa. C'était égal. Ce sera la même chose pour vous et moi.» C'est encore la même chose aujourd'hui, il faut donner une image d'unité. Ce n'est pas fait ça.

Y.B. : Avec Parizeau et Bouchard, c'était difficile?

P.B. : On a fait Parizeau, Bourgault et Bouchard une fois. C'était quelque chose d'assez secondaire. Nous avons eu un succès fou. Ça se passait il y a trois ou quatre ans, à l'aréna Maurice Richard. Et d'ailleurs, les deux avaient eu beaucoup d'élégance. On s'était vus avant et ils avaient dit : «On va parler dix minutes et toi, tu parleras une heure et demie. T'es le meilleur.» Les gens étaient contents de nous voir ensemble, même si je ne suis plus dans la politique active, je suis encore le symbole de l'indépendance!

En réponse à l'autobiographie de René Lévesque *Attendez que je me rappelle*, Pierre Bourgault publie, en 1989, *Moi, je m'en souviens*, chez Stanké.
(Archives de *Cap-aux-Diamants*).

Y.B. : Autrefois, il y avait beaucoup de gens qui vous haïssaient, alors qu'aujourd'hui le monde vous aime.

P.B. : Oui, mais ce qui a changé ce n'est pas moi. Autrefois, il y avait 10, 15, 20 mille indépendantistes. Il y en a 3 millions aujourd'hui. Mes adversaires m'aiment aussi parce que j'ai persisté. Ils trouvent que j'ai fait du bon travail. Les gens m'arrêtent dans la rue pour me dire merci. C'est très gratifiant. Ma vie a été très dure, sauf que cette vie très dure fait que c'est très payant aujourd'hui. C'est ce qui m'a construit, qui a fait ce que je suis aujourd'hui. C'est une chose que les gens aiment, c'est merveilleux. Je me suis organisé pour être comme ça. ♦

Cette entrevue avec Pierre Bourgault a été réalisée par Yves Beauregard, le 14 janvier 1998, à Montréal, au lendemain de la fameuse tempête de verglas, sous l'étroite surveillance de Beau Bonhomme, le gardien de son maître.

Yves Beauregard est historien et membre du comité de rédaction.

Sur cette terre, Champlain rêvait de bâtir une ville ayant la splendeur d'une grande cité d'Europe. En l'honneur de son roi Louis XIII, il souhaitait la nommer Ludovica.

Ludovica
HISTOIRES DE QUÉBEC
AU MUSÉE DE L'AMÉRIQUE FRANÇAISE
Textes et scénario de Michel Marc Bouchard

Québec 98
En collaboration avec
Radio-Canada Chaîne culturelle FM
Gouvernement du Québec Ministère de la Culture et des Communications
Ville de Québec
Commission de la capitale nationale du Québec
Musée de l'Amérique française 9, rue de l'Université, Québec

L'HISTOIRE comme un ROMAN
Les ROMANS de l'HISTOIRE

Nul doute que si j'enseignais l'histoire au secondaire ou même au niveau collégial, je n'oserais priver mes élèves de ces perles qui viennent enrichir le patrimoine québécois.
Simon Dupuis, *Lurelu*

Louis-Martin Tard
MARC LESCARBOT
Le chantre de l'Acadie
Biographie romancée
192 p., 15,95 $

Yolaine Laporte
MARIE DE L'INCARNATION
Mystique et femme d'action
Biographie romancée
192 p., 15,95 $

XYZ éditeur
1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1 Tél.: 514.525.21.70 • Téléc.: 514.525.75.37